

XYZ. La revue de la nouvelle

L'homme qui court

Dragan Velikić



Numéro 37, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3960ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Velikić, D. (1994). L'homme qui court. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (37), 82–86.

L'HOMME QUI COURT

DRAGAN VELIKIĆ

Siméon Radmanović menait une vie si retirée qu'elle commençait à lui peser. Pour comble de malheur, à trente-trois ans, il était encore puceau. Il supportait de plus en plus mal le fardeau de la solitude; telle l'humidité, la morosité avait envahi le moindre pore de sa vie. Par moments, l'adversité de Monsieur le Hasard (ainsi appelait-il la force supérieure qui régit l'existence) l'anéantissait complètement. Bien qu'il eût passé le tiers de sa vie dans des tours, pas une seule fois, il n'était resté coincé dans l'ascenseur. Il ne se souvenait même pas qu'on eût, par erreur, sonné à sa porte. Siméon aurait aimé que se produisît quelque événement extraordinaire dans son train-train quotidien et cette aspiration prenait des dimensions effarantes: il souhaitait être surpris la nuit par un voleur, faire un faux pas et se casser la jambe, il s'imaginait dans le rôle d'un violeur, et même d'un assassin. La situation semblait sans issue. Ce fut alors qu'il se mit à écrire des nouvelles. Régulièrement, il mettait à jour le fichier concernant sa modeste activité littéraire.

Siméon ne laissait rien au hasard: au mois d'août, en pleine canicule, on pouvait le voir encombré d'un parapluie, car la météo avait annoncé d'éventuelles averses. Son armoire à pharmacie était garnie d'une multitude de médicaments de toutes sortes et d'au moins une centaine de sachets de plantes médicinales les plus diverses. Il prenait un plaisir particulier à organiser son temps libre. Pour se protéger des agresseurs (cela faisait des années qu'il habitait dans le centre de la ville), il attribuait à chaque personne qu'il connaissait un code pour sonner à sa porte. Il élaborait ainsi, au moyen de la sonnette, tout un alphabet sonore.

Sept ans avant que ne débute ce récit, Siméon avait été invité à déjeuner chez des parents. C'était à l'occasion d'un anniversaire de

mariage. La compagnie était joyeuse, le vin bon et il se libéra bien vite de sa timidité. Pour la première fois de sa vie, il n'éprouva aucune gêne à faire la cour à une femme. Ensuite, il raccompagna la dame jusqu'à la station d'autobus puis, pour des raisons tactiques, il s'accorda un répit de trois jours au bout desquels il l'invita à dîner dans un restaurant proche de son domicile. Tout se déroulait comme il l'avait prévu. Elle était bien disposée; après une courte promenade, ils se retrouvèrent devant son immeuble. Dans l'obscurité de l'escalier, il renonça à l'embrasser, repoussant ce geste à plus tard, quand ils seraient confortablement installés sur le canapé de la salle. La jeune femme respirait bizarrement et, tandis qu'il versait précautionneusement du cognac dans deux verres de cristal, elle l'observait avec curiosité, comme quelque objet exposé dans un musée. Alors....

La sonnette de la porte rompit le silence. Siméon s'arrêta, indécis, et parut demander du regard à son invitée s'il devait ouvrir.

— Mais oui, ouvrez donc, répondit-elle avec joie. J'aime la compagnie.

Un collègue de travail qui est passé prendre un café, dit Siméon en introduisant le nouveau venu.

Le pont que Siméon avait construit à longueur de journées s'ébranlait déjà. Les deux convives étaient bruyants, ils riaient et taquinaient le maître de céans taciturne.

— Il est peut-être fatigué, supposa le collègue de travail. Je me propose de raccompagner la jeune dame chez elle.

Il est superflu de préciser que Siméon ne fut que le catalyseur de leur relation amoureuse qui se termina, deux mois plus tard, par un mariage. C'est ainsi que naquit l'alphabet sonore et que chaque personne de sa connaissance se vit attribuer un code.

Le matin où débute cette histoire, Siméon Radmanović s'installa à sa table, bien résolu à infléchir personnellement le cours du destin. Comme la plupart des solitaires, il était superstitieux et enclin à voir la vie sous un jour funeste. Quoiqu'il ne se considérât que comme un amateur, il suivait attentivement l'évolution de la nouvelle et les nouveaux courants qui s'y faisaient jour; il

s'apercevait que son écriture était démodée, qu'il se perdait dans des histoires compliquées où devait toujours intervenir quelque prodige. De surcroît, Siméon se rendait bien compte qu'il était plus difficile d'écrire un texte intéressant sur un promeneur esseulé, par exemple, sur un rossignol qui chante dans le crépuscule, ou sur un homme qui court, tout simplement. Il en était certain : s'il voulait que survienne un miracle dans sa vie, il devait faire volte-face — écrire des récits ordinaires et attendre que surgissent dans sa vie des événements singuliers. Sept jours plus tôt, il avait jeté l'hameçon. Dans son jargon, cela voulait dire qu'il avait commencé à rédiger une nouvelle.

« En fin d'après-midi, avait écrit Siméon, un homme était apparu sur la sente bétonnée qui serpentait entre les tours. Il portait une robe de chambre couleur miel et avait les joues empourprées. Chaussé de charentaises, il courait sans bruit, vers un but qu'il était seul à voir. Les passants, étonnés, se retournaient sur lui. »

Il n'avait pas réussi à aller plus loin. Une semaine plus tard, cependant, le prodige eut lieu.

La veille au soir, alors qu'il était entré dans la pâtisserie du centre et s'était installé à la plus grande table pour prendre un café, une jeune femme blonde, au visage étroit et au nez un peu busqué, s'était approchée de lui et lui avait demandé si la place était libre. Tout, dans son visage, était étriqué, recourbé, même les dents, qu'elle avait fines et protubérantes. Elle commanda un thé et un gâteau, sortit un bouquin de son sac et se plongea dans la lecture. Siméon reconnut aussitôt la revue qui avait publié sa nouvelle, dans cette livraison justement. Le récit la passionnait tant qu'elle ne remarqua même pas que le serveur avait déposé devant elle une tasse de thé et la pâtisserie dans une assiette. Quand elle referma la brochure, elle sursauta et se mit à la manger goulûment, en la dépeçant au moyen de sa fourchette.

— C'est ma nouvelle, proféra Siméon, tout de go.

La femme, surprise, le fixa de ses grands yeux aqueux aux paupières gonflées.

— Votre nouvelle ? demanda-t-elle dans un murmure.

Siméon opina du chef.

— J'aime les dénouements inhabituels, reprit la femme. Je suppose qu'il vous arrive des tas d'aventures extraordinaires ?

Siméon ne dit mot, il se contenta de faire un geste de la main, qui semblait confirmer les dires de son interlocutrice.

— Je lis au moins dix nouvelles par semaine, poursuivit-elle. Lors de soirées littéraires, j'ai fait la connaissance d'un grand nombre d'écrivains, mais jamais il ne m'a été donné de voir leur pièce de travail, le lieu où naissent ces récits.

Siméon rougit. L'inconnue parlait fort et le couple attablé près d'eux les regardait avec curiosité.

— Vous pourriez venir chez moi demain, dit-il à voix basse, en jetant un coup d'œil vers la table voisine.

La femme avait posé sa main sur sa bouche, pour étouffer son rire.

— Seulement, ajouta-t-il en chuchotant, comme s'il lui confiait un secret, vous devrez sonner six coups brefs. (Cinq coups brefs étaient le signal qu'il avait attribué à un ancien copain de fac qui lui promettait depuis des mois de lui présenter une de ses cousines). Vous savez, le samedi et le dimanche, j'écris et je ne veux pas être dérangé par n'importe qui; de plus, je n'ai pas d'ocilleton à ma porte.

Ce soir-là, Siméon Radmanović eut du mal à s'endormir. Était-ce sa décision d'écrire un récit ordinaire qui avait provoqué cette singulière rencontre dans la pâtisserie ? Ou bien en était-il redevable à son habitude de s'asseoir toujours à la plus grande table et d'y attendre, tapi, ses victimes ? Jusqu'à présent, les filets de Monsieur le Hasard l'avaient épargné.

Maintenant, tandis qu'ému, il attend la visite de la femme de la veille, il essaie en vain de continuer son récit qui parle d'un homme qui court, sans y introduire la meute de cinglés qui obsède ses pensées : il convient de faire apparaître sur le visage essoufflé du coureur, en quelques traits brefs mais clairs, toute sa vie intérieure.

Un peu après trois heures, la sonnette retentit : quatre coups longs suivis de deux coups brefs. C'était un parent qui passait pour tenter de l'entraîner au match de l'après-midi. Siméon s'approcha sans bruit de la fenêtre et attendit. Au bout de quelques

minutes, il l'aperçut sur le sentier entre les immeubles. Il le suivit du regard puis but un verre de lait. Il s'installa à sa machine et s'élança, en pensée, sur les traces de l'homme qui court.

Il sursauta, bondit presque de sa chaise quand le bruit de la sonnette vint à nouveau frapper son ouïe. Il compta cinq coups brefs. Son vieux copain de fac s'était enfin décidé à lui rendre visite avec sa cousine, au moment où il l'attendait le moins. Ou bien était-il seul, encore une fois: il resterait un peu, pour tuer le temps avant le début du match, et lui promettrait, dieu sait pour la combienième fois, de lui présenter sa jolie cousine, une femme divorcée et sans enfants, au corps sinueux et aux yeux en amande. Après avoir entendu l'ascenseur se refermer, il s'approcha de la fenêtre et, dissimulé derrière le voilage, attendit. Du septième étage, il voulait apercevoir la proie promise depuis si longtemps.

Dans la rue, une longue colonne de voitures roulait lentement vers le stade, en faisant du tintamarre. Mais la personne qu'il aperçut alors, sur la sente bétonnée, fut l'inconnue de la veille: vêtue d'une gabardine grise, elle s'éloignait à petits pas vers la station d'autobus. D'un geste brusque, il faillit arracher la crémone de la fenêtre. Il avait beau l'appeler, elle ne pouvait l'entendre, à cause du bruit de la circulation. Il ne prit pas le temps d'attendre l'ascenseur, il dévala les escaliers, en pantoufles. Quand il surgit sur le sentier entre les immeubles, les passants, étonnés, se retournèrent sur lui. C'était si étrange de voir, dans cette banlieue de béton, un homme en robe de chambre et en charentaises courir tel un fou, comme si une meute de chiens était à ses trousses.

Faisant fi du danger, Siméon traversa la rue au moment où la file de véhicules accélérait, après avoir tourné à gauche au feu rouge, en direction du stade. L'autocar du réseau urbain quittait la station. Siméon savait que dans la foule des passagers se trouvait la fille. Il courait sans effort, comme libéré de la pesanteur, et croyait pouvoir rattraper, avant l'arrêt suivant, le bus vert qui s'éloignait sur le long boulevard, avant que de disparaître bientôt, dans la descente au loin.

Traduit du serbo-croate par Mireille Robin

XYZ